

Études Ricœuriennes / Ricoeur Studies

ERRS

Introduction

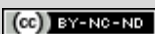
Jeffrey Andrew Barash

Université de Picardie, Amiens

Études Ricœuriennes / Ricoeur Studies, Vol 10, No 1 (2019), pp. 1-5

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2019.474

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Noncommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Introduction

Jeffrey Andrew Barash

Université de Picardie, Amiens

Nous assistons depuis plusieurs décennies à une croissance étonnante d'intérêt pour le phénomène de la mémoire, envisagée non seulement comme faculté permettant de rappeler l'expérience passée, mais aussi en tant que source de l'identité personnelle et de l'identité des groupes. Cet intérêt pour la mémoire, et notamment pour le rôle de la "mémoire collective," qui concerne à la fois les sciences naturelles, humaines et sociales, atteint aujourd'hui un niveau global. Toutefois, l'importance de ce phénomène pourrait paraître paradoxale: alors que le mot "mémoire collective" et le concept qu'il désigne sont relativement récents, sa fonction sociale est aussi vieille que la vie sociale humaine et l'interaction symbolique qu'elle engage.

Ce paradoxe soulève la question de savoir quelles sont les raisons de l'impact considérable de ce concept dans le monde contemporain. Et, si nous examinons de plus près les efforts importants consacrés à la clarification du phénomène de la mémoire collective depuis l'introduction de ce terme par Maurice Halbwachs, nous constatons que la signification qu'il revêt correspond étroitement à son rôle, non seulement en tant que faculté de rappeler l'expérience passée des sociétés humaines mais également d'assurer leur *cohésion* collective. L'importance de cette fonction n'a cessé de croître depuis la chute des systèmes théoriques qui avaient traditionnellement assumé la fonction de rendre compte des liens sociaux humains: les grands systèmes métaphysiques puis, à la suite de leur effondrement, les différentes philosophies de l'histoire et les projets idéologiques qu'elles ont pu véhiculer.

Parmi les théoriciens contemporains, l'œuvre philosophique de Paul Ricœur a apporté une contribution particulièrement importante à l'analyse des différentes fonctions de la mémoire: la capacité de se souvenir de l'expérience passée, comme celle d'assurer l'identité personnelle et la cohésion sociale. À partir notamment de son livre *Soi-même comme un autre* (1990), Ricœur s'est interrogé sur le rôle social de la mémoire, qui était pour lui non seulement un objet de réflexion théorique, mais surtout une source du jugement pratique dans le domaine politique. C'est ce dernier rôle de la mémoire qu'il a mis en avant face à ce qu'il a identifié à juste titre comme l'importante crise de légitimation qu'une situation de pluralité et de fragmentation a fait surgir dans nos sociétés contemporaines. En effet, selon la position que Ricœur commence à élaborer dans *Soi-même comme un autre*, une réponse à cette crise dépend de la compréhension de la place fondamentale qu'assume le souvenir du passé dans la configuration d'une pluralité d'identités de groupe. Comme il l'écrit dans ce livre:

Il n'y a rien de mieux à offrir, pour répondre à la crise de légitimation [...] que la réminiscence et l'entrecroisement dans l'espace public d'apparition des traditions qui font une place à la tolérance et au pluralisme, non par concession à des pressions externes mais par conviction interne, celle-ci fût-elle tardive. C'est en faisant mémoire de tous les commencements et de tous les recommencements, et de toutes les traditions qui se sont

sédimentées sur leur socle, que le “bon conseil” peut relever le défi de la crise de légitimation.¹

Au cours de la décennie qui a suivi la publication de *Soi-même comme un autre*, comme de nombreux articles et conférences l’attestent, la réflexion de Ricœur sur la mémoire a pris une place centrale dans son travail philosophique. Le livre *La mémoire, l’histoire, l’oubli* a rendu manifeste les fruits de cette élaboration. Dans cet ouvrage il a étendu sa réflexion pour s’interroger sur le statut à la fois épistémologique et ontologique du passé remémoré. Cette interrogation l’a amené à l’examen des différentes fonctions que revêt la mémoire, et notamment le rôle sociopolitique de la mémoire collective et son rapport à l’histoire.

Les articles réunis dans ce numéro des *Études ricœuriennes/Ricœur Studies* se proposent d’explorer et d’analyser critiquement le thème de la mémoire dans la perspective ouverte par Paul Ricœur: qu’il s’agisse de son rôle dans la remémoration de l’expérience passée, comme dans la configuration de l’identité personnelle et de la cohésion sociale. Nous sommes tout particulièrement heureux de faire débiter ce numéro par l’étude élaborée par le Professeur Bernhard Waldenfels (et traduite par Audran Aulanier). Bernhard Waldenfels soumet la philosophie de la mémoire chez Ricœur à un examen critique dans la perspective de sa propre œuvre philosophique. Au cours des dernières décennies, il a exploré les incidences philosophiques de l’altérité et du statut de l’étranger et, comme il le signale dans son article, c’est dans cette perspective qu’il a participé aux débats que Ricœur a engagés avec Levinas. Le point de vue qui guide l’analyse de la philosophie de la mémoire chez Ricœur dans l’article proposé ici, “Raconter, se souvenir et oublier,” consiste à mettre principalement l’accent sur le rôle du pathos et sur celui des préconditions temporelles et corporelles du souvenir. Dans cette optique, l’oubli, au-delà d’une simple défaillance, fait surgir l’étrangeté au sein de l’identité. Loin de se limiter à une phénoménologie de la mémoire et de l’identité personnelle, son argument touche également la sphère collective.

Dans une autre perspective, Beatriz Contreras Tasso centre son analyse sur le problème que les conditions de passivité et de corporéité posent à une philosophie de la mémoire. La mémoire, comme elle le souligne en puisant dans la pensée de Ricœur, est tout d’abord inscrite dans le corps propre comme siège du sentiment marqué par le passage du temps et par les processus involontaires qui s’étendent au-delà du seuil de la conscience. La mémoire, telle qu’elle l’interprète, renvoie à une multiplicité de capacités pré-personnelles et personnelles et va jusqu’à englober le domaine intersubjectif structuré par le langage. En s’inspirant de Ricœur, Beatriz Contreras Tasso apporte des exemples pour illustrer le rôle de l’expérience remémorée comme source de fragilité de l’identité personnelle et elle met en évidence la fonction du récit dans la prise de conscience de cette fragilité dans le cadre des rapports intersubjectifs au sein d’un monde partagé en commun. L’article de Jeanne Marie Gagnebin s’interroge de son côté sur la question de savoir pourquoi Ricœur s’est tourné vers le thème de la mémoire dans la dernière période de son œuvre. Selon elle, cet intérêt correspond à un souci plus général d’ordre politique, lié avant tout à une “éthique de la citoyenneté.” Pour étayer cet argument, elle procède à un examen minutieux d’un problème identifié par Ricœur, en accord avec les analyses critiques de Pierre Nora, et qui est celui d’une préoccupation exagérée pour la mémoire dans le domaine collectif, surtout par rapport aux commémorations qui véhiculent les intérêts collectifs présents plus que le souci pour le passé lui-même. C’est ainsi que se pose la question de l’établissement de ce que Ricœur appelle une “juste

mémoire” – un équilibre fondé sur le maintien du souvenir du passé comme source de continuité et de stabilité collective qui évite une préoccupation excessive pour le passé risquant d’ébranler la sérénité et la coexistence paisible dans le présent. Dans ce cadre, Jeanne Marie Gagnebin apporte une analyse stimulante du rôle des théories de Freud dans la conception ricœurienne de la mémoire et sa signification collective. Francesca d’Alessandris prend également le thème de la mémoire collective comme objet de son article. Elle cherche à l’élucider dans une perspective originale: celle de la spatialité de la mémoire incorporée dans les œuvres architecturales. Un examen précis de la réflexion que Ricœur consacre à l’architecture et à l’héritage culturel lui permet d’interpréter la notion d’habitat spatial. Inscrit dans la mémoire publique, l’habitat spatial ouvre en effet la voie, dans *La mémoire, l’histoire, l’oubli*, à une exploration des médiations spatiales entre la mémoire personnelle et collective et entre la mémoire et l’histoire.

La contribution de Rudolf Boutet s’interroge sur la mémoire personnelle dans son rapport au récit. Il soulève la question de savoir pourquoi Ricœur, qui a tant écrit sur le thème du récit, accorde si peu de place dans *La mémoire, l’histoire, l’oubli* aux enjeux narratifs de la mémoire. Il suggère que l’intérêt de Ricœur pour la mémoire porte moins sur son lien au récit que sur son rapport aux *images*. Ainsi, il se propose d’étendre la réflexion ricœurienne sur la mémoire afin d’approfondir la signification de ses liens avec le récit. À la suite de cet article, Anaïd Mouratian examine un aspect du souvenir auquel Ricœur a accordé une importance toute particulière: le souvenir des parents et des proches en tant qu’il assure une médiation entre la mémoire personnelle et la mémoire collective. Dans cette interprétation de la pensée de Ricœur, elle met en lumière le rôle du souvenir des parents et des proches en tant que source particulièrement vive de la reconnaissance et de la mémoire de groupe.

Mon propre article prend pour point de départ la question de la discontinuité historique telle qu’elle est pensée par Ricœur dans *La mémoire, l’histoire, l’oubli*. Mon intention est d’apporter un complément aux remarques très suggestives du philosophe sur ce thème, à partir d’une analyse du symbole et de l’interaction symbolique qui, de manière étonnante, ne figure que très peu dans son analyse de la mémoire collective. Selon mon interprétation, le sens des symboles est spontanément reconnaissable tant qu’il est retenu dans la mémoire collective des générations contemporaines. Dès que cette mémoire vivante disparaît à la suite de leur décès, les nuances précises des symboles dans les multiples couches constituant leur contexte vivant s’estompent, souvent de manière inaperçue. La discontinuité historique intervient là où, à la suite du passage du temps, le sens des symboles, enchevêtré dans un réseau symbolique plus vaste, se déplace. L’article suivant de Suzi Adams prend pour objet un thème que les études sur Ricœur ont généralement laissé dans l’ombre. Comme elle l’explique, Ricœur a manifesté un intérêt, dans ses écrits de jeunesse, pour le thème de la “mémoire culturelle.” De manière paradoxale, comme elle le souligne, il a abandonné ce thème dans ses écrits tardifs directement consacrés au thème de la mémoire. Dans une discussion stimulante elle met l’accent sur cette première réflexion sur la mémoire culturelle chez Ricœur, en la rapportant au thème de l’imaginaire social qu’elle interprète à la lumière du concept de mémoire culturelle élaboré par Aleida et Jan Assmann.

L’apport principal des différents articles réunis dans ce numéro réside dans le fait qu’ils présentent des éclairages multiples concernant les enjeux éthique, épistémologique et ontologique d’une philosophie de la mémoire envisagée dans la perspective de Ricœur. Ils mettent en évidence la profonde difficulté de ce thème, étant donné la complexité de ses différents niveaux

d'articulation, s'étendant de la configuration de l'identité personnelle à celle du rapport entre mémoire personnelle et mémoire collective, notamment dans le cadre d'une société de masse. Nous espérons que ce numéro ouvrira la voie à une réflexion future qui pourra s'inspirer des questions profondes que la philosophie de Paul Ricœur soulève.

- ¹ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre* (Paris, Éditions du Seuil, 1990), 304; traduction anglaise, *Oneself as Another*, trans. Kathleen Blamey (Chicago, University of Chicago Press, 1992), 261.